

Chères sœurs et frères en Christ,

Nous sommes déjà l'antépénultième, le troisième dimanche avant la fin de l'année liturgique. Et le texte que nous propose l'Église ce matin nous invite à réfléchir à une question qui a toujours intrigué l'humanité, la question de la vie après la mort, de la vie auprès de Dieu.

Prudence biblique

Pas une mince affaire ! Disons d'emblée que, contrairement peut-être à l'enseignement de l'Église pendant longtemps et contrairement peut-être à ce qu'on pourrait croire, les passages qui traitent de cette question sont étonnamment rares dans les Écritures. La Bible fait preuve de beaucoup de retenue là-dessus, et c'est déjà en soi un enseignement qu'elle nous transmet. Nous ferions mieux de ne pas trop parler de choses qui nous dépassent et dont nous ignorons tout. Ou, pour le dire encore autrement, la Bible nous dit, en creux, que le monde des morts n'est pas son affaire première, c'est le monde des vivants qui l'intéresse en tout premier lieu.

En même temps, le message chrétien se fonde sur la promesse que Dieu continue d'être le maître par-delà notre finitude, par-delà les limites et les contingences de ce monde, par-delà aussi la frontière la plus absolue, celle de la mort. Dire cela ne relève pas de la superstition ou du fantasme. C'est le message que nous chrétiennes et chrétiens proclamons depuis Pâques. Depuis ce jour où le groupe de celles et ceux qui ont suivi Jésus ont ressenti au plus profond de leur être ce que nous appelons la Résurrection, c'est-à-dire la victoire du Christ sur son apparente condamnation finale sur la croix et sur la mort.

Histoire-piège, miroir de nos désirs

Après ce préambule, tournons-nous vers le passage qui nous concerne ce matin. C'est un des, sinon le, passage phare qui évoque par le biais de cette question-piège la question de notre identité après la mort, avec l'histoire de cette femme qui eut successivement pour mari sept frères, qui moururent les uns après les autres avant elle. Et pour finir, cette question redoutable et provocatrice : « À la résurrection, duquel est-elle donc la femme ? »

Posée comme cela, cette question paraît effectivement un peu ridicule. C'est d'ailleurs comme cela que certains commentaires appellent le passage, celui où quelques Sadducéens posent une question bête à Jésus. Ou un peu absurde. L'absurdité étant de postuler que les règles de ce monde, notamment en matière d'éthique et de relations inter-humaines, s'appliqueraient au monde qui vient.

En ce qui me concerne, je trouve que cette question est tout sauf bête. Elle ouvre au contraire toute une réflexion sur notre condition d'êtres imparfaits sur terre,

en mettant le doigt sur nos représentations et nos désirs peut-être inavoués. En fait, je dirais même que cette histoire rejoint beaucoup plus profondément nos propres représentations de croyants ou non croyants d'aujourd'hui en matière de possible vie après la mort que nous voudrions peut-être admettre.

Limites humaines

Au fond, le paradis, c'est quoi pour nous ? C'est souvent, il me semble, notre vie, ou le meilleure de notre vie, qui se prolongerait dans l'éternité. Si nous étions en couple, et heureux sur cette terre, alors ne le serions-nous pas de surcroît dans le royaume de Dieu ? Les Sadducéens de notre histoire ne font que prendre cet exemple, qui est peut-être le meilleur exemple de nos propres désirs par rapport à cette vie, et en montrent les limites, qui sont les limites de notre raisonnement humain.

Il me paraît intéressant de rester encore un instant au niveau de cette histoire imaginaire de cette femme qui aurait eu sept maris les uns après les autres. Le texte fait même dire aux Sadducéens la logique de ce curieux procédé : c'est une loi ancienne, transmise par Moïse, qui prescrit à une femme, qui n'a pas encore eu de descendance, de se donner au frère de son mari défunt. Je pense qu'on peut dire que cette pratique nous choquerait aujourd'hui. Elle est en contradiction absolue avec le droit de disposer de son corps et celui de choisir son partenaire de vie, je pense que nous sommes tous d'accord sur ce point. Vu comme le texte présente cette loi ancienne, je pense qu'elle faisait déjà débat au temps de Jésus et je ne suis pas sûr qu'elle avait beaucoup d'adeptes.

Au détour de cette histoire piège, qui paraît au premier abord un peu légère, le texte de l'évangile nous présente, en fait, une pratique complètement irrespectueuse, brutale, qui, lorsqu'elle a réellement été appliquée, a sans aucun doute provoqué son lot de souffrance et de violence à travers l'histoire de l'humanité. Autrement dit, et c'est là où je veux en venir, ce que nous présentent ces Sadducéens, ce n'est pas seulement ou pas tant l'absurdité d'une croyance religieuse qui concerne l'après la mort, que les limites dans notre société humaine, de nos codes moraux et de notre éthique ici-bas.

Je veux croire que cette femme, que l'on prenait comme un objet qui se transmet en héritage à chaque fois que son mari précédent mourrait, n'était ni heureuse, ni libre, ni de près ou de loin proche de ce que nous défendons en Église. Pour peu qu'elle ait eu le temps de construire une relation digne de ce nom avec son mari du moment, entre guillemets, elle dut, à sa mort, non seulement supporter le deuil de la personne avec laquelle elle venait partager sa vie, mais aussi appréhender le moment de se retrouver au foyer avec un nouveau homme.



Pour moi, ce récit ressemble bien plus à un cauchemar patriarcal finement bien raconté qu'à une histoire qui prête à sourire. Et je ne parle même pas du fait que cette femme, nous dit le texte, n'a pas eu d'enfants, ce qui est en soi une souffrance à part entière.

Reductio ad absurdum

La démonstration par l'absurde que font les Sadducéens se trouve pour moi au niveau de l'histoire de ce monde, sur cette terre. Comment croire que la vie en plénitude que nous promet le Seigneur, le paradis comme nous disons parfois, pourrait être pour cette femme le fait de se retrouver dans une situation semblable, multipliée par sept, jusqu'à la fin des temps ! Un cauchemar sans fin de contingences dont elle ne peut rien.

Où que nous soyons dans notre foi, quoi que nous croyons, je pense que nous pouvons ressentir qu'il y a un problème avec ce genre de représentation, avec ce désir que l'au-delà, ce serait au fond la même chose qu'ici, avec quelques difficultés en moins.

Face à ce non-sens, Jésus donne la seule réponse possible en la matière. Il rappelle que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Il rappelle que nous sommes humains sur cette terre, faits de chair et de sang, de relations et d'échecs, de regrets et de gloire, mais que nous serons enfants de Dieu auprès de lui, fondamentalement différents, « pareils à des anges ». Jésus dit que toutes ces choses que nous croyons si importantes, si fondamentales dans notre existence, par exemple notre renommée, notre identité sociale et sexuelle, le fait que nous ayons eu ou non une vie de couple satisfaisante, le fait que nous ayons eu ou non des enfants selon notre désir, tout cela, notre héritage matériel, biologique et même intellectuel, eh bien tout cela, est secondaire pour l'Éternel.

Nous avons du prix à ses yeux, et une place dans son royaume, par-delà toute ces choses qui nous paraissent si essentielles, si indissociables de notre identité.

Identité irréductible auprès de Dieu

Quelle est alors cette autre identité que Dieu promet de maintenir par delà toutes les souffrances, toutes les vicissitudes ? Bienheureux qui peut répondre à cette question. Les Écritures nous disent avec beaucoup de retenue ceci, et cela apparaît aussi dans le passage d'aujourd'hui : notre identité, dans le souvenir de Dieu, est toujours plus que ce que nous pensons. Elle est en tout cas certainement plus que notre corps, et ses défaillances, et que nos idées, et leurs insuffisances.

À la fin de ce dialogue avec les Sadducéens, Jésus dit la chose la plus importante : Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ; car pour lui tous sont vivants. En grec : « à lui ou en lui, ils sont tous vivants ».

La vie que Dieu nous promet n'est pas un état, rêvé ou fantasmé, auquel nous attendons plus ou moins vaillamment durant notre passage sur terre. La vie que Dieu nous promet est la vie en plénitude qui est déjà réalité, parfois en pointillé, parfois en toute clarté, dans nos existences, dans nos rencontres, dans nos relations, dans l'amour que nous donnons et recevons. La vie que Dieu nous promet n'est pas figée, elle n'est pas non plus inaccessible. Elle jaillit là où nous sommes, au plus profond de notre existence, si nous nous laissons toucher par le Vivant. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est le Dieu des vivants, car c'est lui qui nous rend vivants.

Amen.

*Paul Schalck, dimanche 9 novembre 2025,
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

